

Charles PÉGUY (1873-1914)

La petite fille espérance

En ce temps de Noël – mais aussi en cette longue période de confinement – écoutons la voix du poète Charles Péguy qui se fait le chantre de « la petite fille espérance ». De façon paradoxale, audacieuse et familière à la fois, Péguy invite à l'espérance, la plus difficile mais aussi la plus puissante des vertus, celle qui entraîne ses sœurs aînées.

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.

La foi ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. J'éclate tellement dans ma création. Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles.

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.

Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. Et je n'en reviens pas. L'espérance est une petite fille de rien du tout. Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière. C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes. Cette petite fille de rien du tout. Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.

La foi va de soi. La charité va malheureusement de soi. Mais l'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule.

La Foi voit ce qui est. La Charité aime ce qui est. L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera. Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera.

Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé. Sur la route montante. Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs, qui la tiennent par la main, la petite espérance s'avance. Et au milieu entre ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner. Comme un enfant qui n'aurait pas la force de marcher. Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle. Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres. Et qui les traîne. Et qui fait marcher tout le monde. Et qui le traîne. Car on ne travaille jamais que pour les enfants. Et les deux grandes ne marchent que pour la petite.

« Le porche du mystère de la deuxième vertu », *Cahiers de la Quinzaine*, octobre 1911.